

# AU PRIX DU SANG

(THERE BE DRAGONS)



DOSSIER PÉDAGOGIQUE

# AU PRIX DU SANG

(THERE BE DRAGONS)

## Synopsis

**A**u seuil de la mort, Manolo (Wes Bentley) se confie à son fils, toujours hanté par une mystérieuse Hongroise, Ildiko (Olga Kurylenko), dont il est tombé amoureux en pleine guerre civile espagnole. Mais celle-ci le rejette et se lie à l'un des chefs des brigades internationales, Oriol. Manolo, fou de jalousie, s'engage sur les chemins de la trahison, tandis que le Père Josémaria (Charlie Cox), ami d'enfance de Manolo, tente de réchapper à cette guerre fratricide...



**4 A propos** du film

**5 L'intention** de l'auteur - réalisateur  
Roland Joffé

**7 Focus** sur la guerre civile espagnole, par  
Benoît Pellistrandi, Historien spécialisé dans  
l'histoire de l'Espagne

**10** La figure de Josémaria Escriva  
**Repères historiques**

**12** Le père Josémaria dans le film Au  
prix du sang : quand la vérité rejoint la  
fiction. **Interview** avec Mgr Antoine de  
Rochebrune, prélat de l'Opus Dei en France

# A propos du film

**Roland Joffé, on s'en souvient, fut acclamé il y a 25 ans avec *Mission*, son chef d'œuvre sur les missions Jésuites au XVIII<sup>ème</sup> siècle auprès des indiens guaranis. Cette fresque a gagné la Palme d'Or au Festival de Cannes en 1986.**

Placé dans le contexte de la guerre civile espagnole, *Au prix du sang* (Titre original *There Be Dragons*) se situe dans la continuité de *Mission*, abordant les thèmes de la rédemption et de la paix.

Le film réunit un grand casting autour d'une histoire rarement adaptée au cinéma : la guerre civile espagnole. Récemment, Guillermo Del Toro l'a évoquée dans *Le Labyrinthe de Pan*, tout comme Ken Loach dans *Land and Freedom*.

*Au prix du sang* est une histoire épique se déroulant durant la guerre civile espagnole. C'est une histoire d'amour et d'héroïsme au cœur d'un contexte de jalousie, de haine et de violence, un drame déchirant sur le pouvoir du pardon.

En 1982, le journaliste d'investigation londonien Roberto Torres (Dougray Scott) effectue une enquête autour du fondateur de l'institution catholique de l'Opus Dei. Sa source la plus prometteuse n'est autre que son père, Manolo Torres (Wes Bentley), qui hésite à divulguer l'histoire douloureuse qui le lie à Josémaria Escrivá (Charlie Cox), tandis qu'il est au seuil de la mort.

L'histoire remonte alors au début du XX<sup>e</sup> siècle : Manolo et Josémaria sont des amis d'enfance, dont la vie prend des chemins radicalement différents. Josémaria choisit la prêtrise. Manolo, fils d'un riche industriel, développe une haine des syndicats communistes et de la révolution. Alors que l'Espagne se divise profondément, entrant dans la spirale de la guerre civile, Manolo

s'engage auprès des nationalistes, infiltrant les rangs républicains comme espion. La double vie de Manolo se complique alors qu'il tombe amoureux d'une jeune révolutionnaire hongroise, Ildiko (Olga Kurylenko), qui le repousse en faveur d'un courageux leader rebelle, Oriol (Rodrigo Santoro). La haine et la vengeance prennent racine dans le cœur de Manolo...

A Madrid, le jeune prêtre Josémaria réunit un petit groupe d'étudiants. Alors que les foules républicaines incendient les églises et fusillent des prêtres dans les rues, il implore ses amis de ne prendre parti que pour la charité et le pardon. Mais les temps sont dangereux. Josémaria s'habille en civil et fuit les milices anticléricales. Ses proches l'exhortent à se réfugier en Andorre.

L'action du film évolue donc entre les années 80 et les années 1930, entre l'enquête de Roberto Torres pour découvrir les secrets de la vie de son père, et l'histoire de deux hommes, Manolo et Josémaria. Ils choisissent chacun deux réponses radicalement opposées dans un même contexte. Josémaria est forcé de fuir avec ses compagnons à travers les montagnes, tandis qu'Oriol et Ildiko vivent leur passion amoureuse sur la route des combats, imaginant un avenir ensemble par-delà la mort. La jalousie de Manolo le conduit à accomplir des actes extrêmes qu'il ne pourra jamais se pardonner d'avoir commis.

Le dénouement vertigineux et douloureux du film met en lien les parcours des différents personnages et la révélation d'une vérité déchirante à laquelle Roberto Torres doit faire face, avec un défi aussi grand que celui de Josémaria face aux exécutions de prêtres : accomplir un ultime acte de pardon.



## L'intention de l'auteur - réalisateur

Extraits d'une interview de Roland Joffé avec Jesus Colina, parue en janvier 2011

**A quoi fait allusion le titre de votre film « There Be Dragons » ?**

**Roland Joffé** – *Hic sunt dracones* –

**I**ci sont les dragons, inscrivaient les cartes médiévales pour indiquer les territoires encore inconnus. Quand j'ai commencé à faire des recherches et à écrire ce scénario, comme je ne savais pas vraiment comment les choses allaient tourner, ou comment cela finirait exactement, *There Be Dragons* m'a paru le titre approprié. C'était un peu comme si je quittais ma carte pour pénétrer dans un territoire inexploré, aborder des thèmes sur ce que signifie la sainteté, des thèmes religieux et politiques du vingtième siècle, et m'enfoncer dans le passé d'un autre pays. J'avais été frappé par l'idée de Josémaria Escriva que Dieu peut être trouvé dans la « vie quotidienne », et que la vie

quotidienne, dans son cas, était la guerre civile espagnole. Je me demandais : comment peut-on trouver le divin dans une guerre ? Mais alors, la même question se pose à propos de tous les défis fondamentaux de la vie, et la façon de les affronter : comment répondre à la haine et au rejet, ou au désir de vengeance et de justice – tous ces dilemmes sont renforcés en temps de guerre. Ces dilemmes sont, dans un sens, les « dragons » du film – les moments charnière dans nos vies, où nous sommes confrontés à des choix décisifs. Des choix qui vont affecter notre futur. *There Be Dragons* aborde la grande diversité des choix que doivent faire les gens qui se trouvent à ces moments charnière – moments de tentation, si vous préférez – et décrit combien il est difficile, et cependant nécessaire, de sortir des cycles de haine, de rancœur et de violence.

**comment  
peut-on  
trouver le  
divin dans une  
guerre ?**

**Le film se déroule dans le contexte de la guerre civile espagnole, en quelque sorte le paradigme de la violence, qui conduit à plus de violence, et la violence qui n'a pas de sens. Face à un tel décor – un décor de violence fratricide – y a-t-il place pour l'espérance ?**

Oui, mais c'est extrêmement difficile. Tant d'actes abominables, effroyables, entre des êtres humains, semblent impossibles à pardonner, à racheter, à dépasser. Mais le pardon est possible ! Les cycles de violence peuvent être stoppés, comme l'a prouvé le président Mandela en Afrique du Sud. Le pardon a été possible pour de nombreuses personnes héroïques au Rwanda, offert et accueilli par de nombreux et courageux Palestiniens et Israéliens. Selon Josemaría, les gens ordinaires sont tout à fait capables d'être des saints, et je pense que c'est de ce type de pardon héroïque dont il voulait parler. L'infinie possibilité de pardon est ce qui laisse de la place pour l'espérance. Mais le prix à payer est élevé : il faut un sentiment profond de ce que signifie être pleinement humain, un sentiment profond de compassion, et une ferme résolution, individuelle, et oui, une résolution *héroïque* de ne pas se laisser dominer par les haines, mais les combattre avec un inlassable amour.

L'action se déroule en grande partie durant la guerre civile espagnole, mais s'étend entre cette toile de fond et 1982. De nombreuses générations sont impliquées dans le récit : le passé jette une ombre sur le présent. Ce qui les relie est Roberto, un journaliste à qui on a demandé d'écrire une histoire sur Josemaría Escrivá au moment de sa béatification. A cette occasion, il découvre, petit à petit, que son père Manolo était un ami d'enfance de celui de Josemaría, et qu'ils étaient ensemble au séminaire, même si leurs vies ont suivi des chemins radicalement différents. Roberto et Manolo sont brouillés, mais le film les réunit au moment où la terrible vérité sur le passé est dévoilée. Il est donc question aussi d'un père et d'un fils, de la nécessité de voir la vérité en face pour surmonter ce qu'il y a entre eux. Le film

traite en grande partie de l'amour, de la force de sa présence et du monde aride et terrifiant que nous habitons en son absence.

Les guerres civiles sont particulièrement épouvantables, car elles dressent frère contre frère, famille contre famille. A la fin de la guerre civile espagnole, on comptait un demi-million de morts. Une guerre civile est une puissante métaphore d'une famille. Comme dans toute guerre civile, les membres d'une même famille prennent parti et se déchirent ; d'anciennes rancœurs deviennent sources de haine. Nous ne pardonnons pas à notre tante de faire ceci, nous ne parlons pas à notre père parce qu'il a quitté notre mère, nous ne parlons pas à notre mère parce qu'elle est partie avec un homme, ou nous ne parlons pas à notre fils parce qu'il a choisi une autre profession que celle que nous espérions. Ce sont là les guerres civiles de nos vies quotidiennes. *There Be Dragons* traite de ces deux types de guerre civile.

C'est ça le film pour moi : Le pardon débloque ce qui est bloqué. Il touche tout ce qui est humain à l'intérieur de celui qui est pardonné, comme il touche tout ce qui est humain à l'intérieur de celui qui pardonne. L'amour ne survient pas, ne peut pas survenir comme ça, d'un coup de baguette. Il ne peut pas survenir avec un sentiment de

## **le passé jette une ombre sur le présent.**

supériorité ; il peut survenir seulement avec un sentiment d'humilité et d'humanité. Et pourtant sa beauté est puissante. Il dit : « Oui, sortez de vous-même. Vous pensez que vous êtes incapable de pardonner ? » Eh bien, vous ne savez pas si vous êtes incapable de pardonner tant que vous ne l'avez pas fait. Et comment pardonner ? Vous pardonnez en vous identifiant, en étant cette autre personne. En cessant de diaboliser l'autre, pas en disant « Je suis meilleur que cette personne, je ne pourrais jamais faire cela » ; mais en regardant cette personne et en disant « Ce pourrait être moi ». Alors oui, il y a place pour l'espérance – même dans les circonstances les plus douloureuses, les plus tragiques et épouvantables, où l'espoir semble impossible.



## Focus sur la guerre civile espagnole

par Benoît Pellistrandi, Historien spécialisé dans l'histoire de l'Espagne

### Pourquoi la guerre civile espagnole?

**P**roclamée le 14 avril 1931 à Madrid et à Barcelone, la Seconde République ne fait pas l'unanimité. Fruit d'une alliance des oppositions à la monarchie qui s'était fourvoyée dans le soutien à la dictature du général Primo de Rivera (1923-1930), la République est clairement à gauche, suivant le modèle de la Troisième République française. La constitution de décembre 1931 insiste notamment sur la sécularisation de l'État et de la société, la nécessité de réformes sociales et une possible décentralisation. De 1931 à 1933, la réforme agraire, la réforme militaire, la séparation de l'Église et de l'État et la reconnaissance de l'autonomie de la Catalogne modifient en profondeur les équilibres politiques et sociaux. Dès 1932, une partie de l'armée dirigée par le général Sanjurjo avait tenté un putsch. Entre 1933 et 1934, la victoire électorale de la droite et la révolte ouvrière des mineurs dans les Asturies, atrocement réprimée, traduisent l'approfondissement des fractures politiques et sociales. La violence politique s'empare du pays.

Les élections de février 1936 voient la victoire du *Frente Popular*, victoire étroite sur le plan des

suffrages (49% contre 47% à la droite), mais large sur le plan des sièges. Inquiets devant la possible radicalisation du gouvernement, militaires, banquiers et militants de droite s'entendent pour conduire un putsch. Celui-ci commence le 17 juillet mais est connu à Madrid le 18 juillet. Parti du Maroc espagnol, il s'étend rapidement en Andalousie. Le gouvernement, tiraillé entre ses composantes, prend la décision d'armer le peuple. Ainsi un bloc militaire fait-il face à un bloc populaire : les conditions militaires d'une guerre sont réunies après que les causes politiques ont été nourries de l'exacerbation des passions de 1931 à 1936.

Le coup d'État rencontrant une très forte résistance à Madrid, à Barcelone, à Valence, au Pays basque, dans les Asturies, l'opération militaire dégénère en conflit armé. Dès le 22 ou le 23 juillet, la presse internationale parle de "guerre civile".

Il convient d'inscrire cette guerre dans le contexte européen : l'arrivée au pouvoir de Hitler en Allemagne le 30 janvier 1933 a modifié le débat politique et la stratégie des partis démocrates et

**un bloc  
militaire fait  
face à un bloc  
populaire**

des partis communistes. Sur l'ordre de Staline, les communistes font alliance avec les socialistes et les démocrates pour freiner l'avancée du fascisme. De plus, l'alliance entre l'Italie et l'Allemagne qui se manifeste par un soutien militaire considérable aux militaires espagnols dès juillet 1936 contribue à faire de la guerre d'Espagne un combat entre fascisme et antifascisme, de même que le soutien de Moscou à la République alimente la propagande nationaliste d'une lutte entre communistes et anti-communistes. La guerre d'Espagne cristallise ainsi les passions politiques des années 1930, ce qui explique son écho universel.

### Quelles sont les forces en présence ?

**A**u tout départ de la guerre, les forces en présence semblent équilibrées. Les Républicains disposeraient d'environ 120 000 hommes et les insurgés 140 000. Sur les 16 000 généraux et officiers que comptent l'armée, 7 624 (49,6%) se trouvent dans le camp républicain. Mais parmi eux, 1 500 seront fusillés pour trahison, 1 500 seront emprisonnés et 1 000 fuient... si bien qu'au final seuls 3 500 serviront effectivement l'armée de la République. Dans le camp nationaliste, il y aura aussi des phénomènes d'épuration dont le plus connu est le cas de Ricardo de la Puente Bahamonde, cousin germain du général Franco et commandant de la base aérienne de Tétouan (Maroc espagnol). Ayant refusé de rallier le soulèvement, il est arrêté le 18 juillet 1936 et exécuté le 4 août 1936, Franco ayant donné son accord.

Le rapport de forces évolue en faveur des nationalistes grâce à l'aide internationale. Les forces italiennes ont représenté un total de près de 80 000 hommes et les Allemands ont envoyé un total de 19 000 hommes. Il faut y ajouter environ 10 000 Portugais et 700 Irlandais soit un total de près de 110 000 hommes. Du côté républicain, les Brigades internationales mobiliseront presque 35 000 hommes. Il faut y ajouter environ 2 000 conseillers militaires soviétiques.

Ces chiffres sont des photographies à des instants donnés. En terme de flux de combattants et de matériel, la Guerre d'Espagne révèle toute sa dimension mobilisatrice. La République enrôla de 1936 à 1939 environ 1,7 million d'hommes et les nationalistes 1,26. Soit un total de presque 3 millions de combattants pour un pays peuplé d'environ 25 millions de personnes. Les Nationalistes ont acquis auprès de leurs alliés 2 500 canons, 268 blindés et tanks et de 430 000 fusils et les Républicains 2 000 canons, 632 blindés et tanks et 415 000 fusils.

### Comment se termine la Guerre d'Espagne ?

Après la résistance inattendue de Madrid à l'automne 1936, la guerre s'installe dans la durée.

En février, mars et juillet 1937, plusieurs offensives nationalistes échouent à avancer vers Madrid. En août et octobre 1937, les nationalistes marquent des points en conquérant la côte nord (Cantabrie et Pays basque) privant la République de foyers industriels précieux. Le bombardement de Guernica, ville basque par les avions allemands de la Légion Condor, le 26 avril 1937 apprend au monde entier que la guerre n'épargne pas les civils.

En janvier 1938, la prise de la ville de Teruel est un premier succès républicain. Succès éphémère puisque les franquistes la reconquièrent en février. En juillet 1938, les Républicains lancent une grande bataille dans la région aragonaise pour arrêter les offensives nationalistes sur la ville de Valence où siège, depuis novembre 1936, le gouvernement républicain.

C'est la plus grande bataille terrestre et aérienne de la guerre : elle dure jusqu'en novembre. Le chef du gouvernement républicain, Juan Negrin entend surtout résister pour tenir jusqu'au déclenchement de la guerre en Europe qu'il tient pour inévitable, malgré la conférence de Munich (septembre 1938). En outre, le refus catégorique de Franco de négocier renforce l'option de résistance à outrance.

Mais en janvier et février 1939, les nationalistes s'emparent de la Catalogne. C'est la *Retirada* – la retraite – : près de 500 000 femmes et enfants, puis des hommes, passent la frontière française en trois semaines. En mars, le général Casado à Madrid capitule et le 1<sup>er</sup> avril 1939, les troupes franquistes entrent à Valence. Le général Franco émet un communiqué de victoire.

Pourtant la guerre n'est pas finie : l'état de guerre dure en Espagne jusqu'en 1948. La répression franquiste, fondée sur une loi dite "de responsabilités politiques" qui prévoit le jugement de tous ceux qui ont milité dans des organisations hostiles au Glorieux Soulèvement, fait encore environ 25 000 morts. Cette loi ne sera supprimée qu'en 1963.

Pour beaucoup, la guerre ne finit qu'avec la mort de Franco même si certains combattants républicains ont fait leur l'analyse tirée du film d'Alain Resnais, *La guerre est finie*, qui date de 1969.

Depuis 2007, une loi sur "la mémoire historique" entend porter "réparation due aux victimes de la guerre et de la répression". Les polémiques restent vives comme en témoignent les réactions aux béatifications et canonisations des martyrs de la guerre d'Espagne, commencée sous Jean-Paul II (1987) et poursuivie (plus de 1 500 à ce jour et 11 canonisations).

**la presse  
internationale  
parle de  
"guerre civile".**

## La persécution religieuse

**Avec presque 7 000 morts, dont 13 évêques, 4 000 prêtres, 2 300 religieux et 283 religieuses, l'Église d'Espagne a payé un lourd tribut à la guerre fratricide.** Dans le diocèse de Barbastro (Aragon), plus de 88% du clergé est éliminé ; à Tolède, le premier diocèse d'Espagne par l'histoire et le prestige, 47% du clergé disparaît victime de la répression. Près de la moitié de ces morts surviennent en juillet et août 1936 lorsque, l'État s'étant effondré, une évidente anarchie règne dans les localités. Le pourcentage atteint 90% lorsqu'on considère l'année 1936 dans son ensemble. Les initiatives, souvent locales, relèvent de règlements de comptes ou de choix politiques clairement orientés vers l'élimination de ce que représentent le clergé, l'Église et la religion. Il est faux en revanche de croire à un plan concerté d'éradication du clergé. La preuve en est apportée par la sécurisation qui s'opère une fois que la République remet de l'ordre dans son armée et son appareil sécuritaire. Le sadisme avec lequel certains prêtres ont été exécutés – l'évêque de Barbastro, Florentino Asensio Barroso est émasculé avant d'être fusillé – révèle une puissance destructrice qui s'est aussi dirigée vers l'incendie d'églises, de couvents ou de lieux symboliques comme le sanctuaire du Cerro de los Angeles, centre géographique de l'Espagne où elle avait été consacrée au sacré cœur de Jésus en 1919. Prennent place aux côtés des prêtres assassinés de nombreux laïcs engagés ou des figures plus modestes comme le sacristain, associées à l'image de l'Église dominante.

Dans ces conditions, l'Église apportera son soutien aux nationalistes. Dès septembre 1936, l'archevêque de Salamanque, Mgr. Enrique Pla y Deniel publie une lettre pastorale. Les deux cités dans laquelle il emploie le terme de « croisade » pour nommer le combat des nationalistes. En juillet 1937, l'épiscopat espagnol publie une lettre collective à l'intention du monde : les évêques rappellent leur engagement pour la paix mais dénoncent la persécution religieuse qui a conduit l'Église à prendre parti contre l'un des camps en présence.

## Les Brigades internationales

**Le 22 octobre 1936 le gouvernement républicain reconnaît les Brigades Internationales, c'est-à-dire les volontaires venus apporter leur concours à la République.** Cette initiative communiste imaginée par le PCF – le siège de recrutement des Brigadistes était à Paris – et validée par le Komintern (IIIe Internationale) permet le rassemblement d'un contingent de 35 000 hommes (mais jamais plus de 20 000 en même temps). Les Français furent majoritaires (entre 9 et 10 000) suivis des Polonais (autour de 3 500), des Italiens (3 000), des Américains (2 300) et des Allemands (2 200). Le noms des brigades – Thaelman, Garibaldi, Dombrowski, Marseillaise, Lincoln – disent bien la mobilisation politique et idéologique des volontaires. Les Brigades se retirèrent progressivement du combat à partir de juillet 1938. Le rôle militaire, important à Madrid notamment, a été moins décisif que leur rayonnement international. Ambassadeurs de la cause républicaine, les brigadistes en porteront longtemps la mémoire et sont aujourd'hui reconnus par l'Espagne démocratique alors qu'ils étaient honnis de l'Espagne franquiste. Une analyse précise des motivations de chacun des brigadistes est impossible tant elle mêle à la fois des élans révolutionnaires, des raisons politiques ou des ambitions romantiques.

## Pour aller plus loin :

Paul PRESTON,  
*Une guerre d'extermination. Espagne 1936-1945*, Paris, Belin, 2016.

Benoît PELLISTRANDI,  
*Histoire de l'Espagne des guerres napoléoniennes à nos jours*, Paris, Perrin, 2013.

Anthony BEEVOR,  
*La guerre d'Espagne*, Paris, Livre de Poche, 2008.

Bartolomé BENNASSAR,  
*La guerre d'Espagne et ses lendemains*, Paris, Perrin, tempus, 2006.

# La figure de Saint Josémaría Escriva

## (1902 – 1975) – Repères historiques



### 1902-1914 : Une famille chrétienne

Josémaría Escriva de Balaguer est né à Barbastro en Espagne le 9 janvier 1902. Ses parents eurent six enfants, dont trois moururent en bas-âge. Le foyer Escriva était un foyer chrétien rempli d'amour, comme en témoignera saint Josémaría tout au long de sa vie.

### 1914-1918 : Vocation de saint Josémaría

En 1915, l'entreprise commerciale de son père fit faillite et toute la famille dut s'installer à Logroño (Nord de l'Espagne). C'est dans cette ville que Josémaría perçut pour la première fois l'appel de Dieu en contemplant des traces de pieds nus laissées dans la neige par un religieux. Il comprit que Dieu attendait de lui quelque chose et il prit la décision de devenir prêtre.

### 1918-1925 : Ordination sacerdotale

Après quelques années d'études au séminaire diocésain de Logroño, il entra au séminaire de Saragosse en 1920. Sur les conseils de son père qui mourra en 1924, il poursuivit en parallèle comme auditeur libre, à l'université de Saragosse, des études de droit civil. Ordonné prêtre en 1925, il commença à exercer son ministère dans une paroisse rurale des environs de Saragosse.

### 1928-1936 : Fondation de l'Opus Dei et dévouement aux pauvres

Puis il partit exercer son ministère à Madrid pour achever un doctorat de droit ; il devint en 1927 aumônier de la Fondation des malades. Alors qu'il travaillait quotidiennement au service des plus pauvres dans les quartiers déshérités de Madrid, Dieu lui fit voir, le 2 octobre 1928, ce qu'il attendait de lui. Josémaría fonda alors l'Opus Dei et consacra toute son âme au développement de cette œuvre que Dieu lui demandait.

**Durant la  
guerre civile  
Josémaría exerce  
son ministère  
clandestinement**

### 1936-1939 : Guerre civile espagnole et passage des Pyrénées

Lorsqu'éclata la guerre civile en 1936 et que débuta la persécution religieuse à Madrid, Josémaría dut se réfugier dans divers endroits (un hôpital psychiatrique notamment) et exercer son ministère sacerdotal clandestinement. Après un temps de discernement, il prit finalement la décision de quitter Madrid et traversa les Pyrénées pour atteindre le sud de la France avant de s'installer à Burgos.

### **1939-1945 : Intense travail pastoral**

Lorsqu'en 1939 la guerre prit fin, il revint à Madrid où il obtint son doctorat de droit. Il commença alors à diriger de nombreux exercices spirituels pour des laïcs, pour des prêtres et pour des religieux.

### **1946-1965 : Rome et le Concile Vatican II**

Installé à Rome depuis 1946 où il obtint son doctorat en Théologie à l'Université du Latran, il fût nommé consultant de deux congrégations vaticanes, membre honoraire de l'Académie Pontificale de Théologie et prélat d'honneur de Sa Sainteté. Suivant avec attention les préparatifs du Concile Vatican II, il rencontre alors un grand nombre de pères conciliaires.

### **1970-1975 : Expansion de l'Opus Dei, mort de Josémaria et renommée de sainteté**

Depuis Rome, il entreprit de nombreux voyages pour établir et consolider le travail de l'Opus Dei, en Europe d'abord puis en Amérique latine. Lorsqu'il mourut à Rome le 26 juin 1975, des milliers de personnes, dont plus d'un tiers de l'épiscopat mondial, sollicitèrent du Saint-Siège l'ouverture de son procès en canonisation.

### **6 octobre 2002 : Canonisation**

Béatifié en 1992, Josémaria Escriva fut proclamé Saint par le Pape Jean-Paul II, dix ans plus tard, le 6 octobre 2002, devant une foule immense réunie place Saint-Pierre. On peut aujourd'hui se recueillir devant la dépouille de saint Josémaria en l'église prélatrice Sainte Marie de la Paix à Rome.

# Le père Josémaria dans le film Au prix du sang : quand la vérité rejoint la fiction

Interview avec Mgr Antoine de Rochebrune, prélat de l'Opus Dei en France :

**L**e film de Roland Joffé évoque plusieurs aspects de la jeunesse de Saint Josémaria. Qu'est-ce qui est de l'ordre de la réalité historique, et de l'ordre de la fiction ? Décryptage avec Mgr Antoine de Rochebrune, co-auteur de Opus Dei, confidences inédites avec Philippe Legrand (2016).

## **Josémaria a-t-il toujours voulu devenir architecte ?**

C'est vrai ! C'était un rêve qui lui venait de l'adolescence. Il avait un don pour le dessin et les mathématiques. La vie s'est chargée de changer ses projets. Avec les graves difficultés financières traversées par sa famille, puis son appel au sacerdoce, le jeune Josémaria s'est vite rendu compte qu'il lui fallait changer ses plans. Il a donc décidé de faire du droit. Cela lui permettait dans l'immédiat d'aider financièrement sa famille en donnant des cours. Plus tard il dira que Dieu « avait écrit droit avec des lignes courbes », puisque dans sa vie de fondateur d'une institution de l'Eglise toute nouvelle, le droit lui fut en effet très utile !

## **L'amitié avec Manolo est-elle réelle ?**

Ce film insère le personnage de saint Josémaria dans une aventure palpitante, faite d'amour, de haine et de pardon parfois difficile à donner. Si le cadre de la guerre civile en Espagne est bien réel, beaucoup des personnages de cette histoire sont fictifs. C'est le cas de celui de Manolo. Il est toutefois vrai que Josémaria a gardé tout au long de sa vie certains de ses amis d'enfance. Ce fut notamment le cas d'Isidoro Zornano, retrouvé par hasard à l'âge adulte, et qui devint l'un des premiers membres de l'Opus Dei.

## **Josémaria était-il bagarreur, comme le laisse supposer la scène de bagarre au séminaire ?**

Plus que bagarreur, il avait un tempérament fort et entier. Il a du apprendre à le maîtriser, ce qui est toujours encourageant pour nous qui pensons parfois que les saints sont nés parfaits ! Il raconte avoir beaucoup appris, au séminaire,

de la confrontation à des manières d'être et des éducations très différentes de la sienne. Il aimait à comparer cet apprentissage à l'image des pierres qui se frottent entre elles dans une meule jusqu'à devenir ronde et polie. Une image dont il s'est ensuite servi pour aider les jeunes qui l'entouraient à comprendre la nécessité de se laisser transformer par la grâce de Dieu.

**Plus que bagarreur, il avait un tempérament fort et entier**

## **Josémaria a-t-il consacré une part importante de ses premières années de sacerdoce à se rendre dans les hospices de Madrid ?**

Oui. Pendant son doctorat de droit à Madrid, Josémaria logeait rue Lara dans une modeste résidence de prêtres dirigée par les dames apostoliques s'occupant de la fondation des malades et de beaucoup d'autres activités qui relevaient de l'urgence humanitaire. Voyant sa disponibilité pour aider, ces femmes ont eu tôt fait de mettre Josémaria à contribution. Il commença alors à collaborer avec elles tout en poursuivant ses études. De 1927 à 1931, il fut également aumônier de la Fondation des malades. Il parcourait alors chaque jour des kilomètres à pied dans tout Madrid pour assister les mourants et leur donner les derniers sacrements ou pour préparer à la première communion des milliers d'enfants de ces quartiers pauvres.

Cette rencontre avec la souffrance l'a profondément marqué. A tel point qu'il avait coutume de dire que l'Opus Dei était né dans les faubourgs misérables de Madrid. Ainsi, il n'eut de cesse d'inviter les jeunes qui le rejoignaient à s'investir à fond dans cette solidarité avec la souffrance des autres. Une manière, disait-il, de rencontrer et de soigner le Christ.

### **Qui lui a soufflé le nom Opus Dei ?**

Ce nom lui a été soufflé par son confesseur, un père Jésuite, qui lui a un jour posé avec affection la question suivante : « Alors, comment va cette œuvre de Dieu ? ». Josémaria qui ne songeait pas à chercher un nom à cette œuvre que Dieu lui demandait, pensa que ce nom était tout trouvé : « Œuvre de Dieu » ou « travail de Dieu », en latin « Opus Dei », exprimait bien ce que Dieu lui demandait : rappeler à tout le monde que Dieu attend de chacun qu'il mette un grand amour dans les petites réalités de sa vie quotidienne.

### **Comment Josémaria a-t-il vécu les premières années de guerre ? A-t-il été confronté au massacre de prêtres ? A-t-il échappé à des tentatives d'arrestation ?**

Durant la guerre fratricide qui fit suite au coup d'Etat d'un groupe d'officiers contre la République, le simple fait de porter une croix ou de se déclarer catholique était passible de mort. On estime qu'à Madrid 35% du clergé fut assassiné à cette époque. Un jour, des miliciens pendent devant chez la mère de Josémaria un homme qui lui ressemble, pensant que c'était lui. Comme tant d'autres prêtres, l'abbé Escriva risque donc sa vie et doit en permanence se cacher. Le 30 août 1936, alors qu'il est caché chez des amis, un groupe de miliciens passe de maison en maison au milieu de la nuit pour procéder à des perquisition, à la recherche d'ennemis. Ce jour là, Josémaria échappe aux miliciens en se réfugiant dans une mansarde mais

comprend qu'il doit partir, pour ne pas mettre en danger la vie de ses hôtes. Pour les jeunes qui l'entourent, il est frappant de constater que, même au plus fort de la persécution religieuse, Saint Josémaria se refusera toujours à parler de politique mais portera au contraire un discours de paix et de réconciliation.

### **Est-il vrai, comme on le voit dans le film, que Josémaria a confessé « en civil » dans un zoo et qu'il a du se réfugier dans un hôpital psychiatrique ?**

Josémaria a effectivement souvent parcouru les rues et les jardins publics en « civil », avec de jeunes gens qu'il confesse en marchant, en faisant mine de se promener simplement avec eux.

Les lieux où il a du se cacher ou célébrer la messe dans la clandestinité sont multiples. Il passa notamment 5 mois, d'octobre à mars 1937, dans la clinique du docteur Suils, un ami de lycée devenu psychiatre, avant de se réfugier au consulat du Honduras où il resta jusqu'à la fin du mois d'août 1937. C'est à cette date qu'il put se procurer des documents qui lui assuraient une relative liberté de mouvement.

### **A-t-il vraiment eu une révélation dans la chapelle en ruine lors du passage des Pyrénées ? Quel est le sens de la fleur de pierre que l'on voit dans cette scène ?**

Le 19 novembre 1937, Josémaria décide de passer les Pyrénées avec quelques jeunes de l'Opus Dei. Le petit groupe de fugitifs passe la nuit du 21 au 22 novembre dans les ruines de la maison du curé de Pallerols. Josémaria, pris de doute, ne dort pas : a-t-il bien fait de se lancer dans cette traversée des Pyrénées ? Ne doit-il pas retourner à Madrid pour partager le sort des siens ? Quelle est vraiment la volonté de Dieu pour lui ? Plongé dans une terrible épreuve intérieure, le fondateur passe la nuit à prier et fait ce qu'il n'avait jamais fait à savoir demander un signe extraordinaire :

**Dieu attend de chacun qu'il mette un grand amour dans les petites réalités de sa vie quotidienne**

que la sainte Vierge éclaire son chemin en lui faisant voir une rose. Au petit matin, alors qu'il prie près de l'église en ruine, il découvre une rose de bois dorée au milieu des restes d'un retable brûlé par les miliciens. Comprendant qu'il s'agit là du signe du ciel qu'il a demandé, il décide aussitôt de célébrer la messe.

### **Qui sont les compagnons de Saint Josémaria que l'on voit dans le film ?**

C'étaient, pour la plupart, de jeunes étudiants originaires de différentes régions d'Espagne et aux sensibilités politiques très différentes, rencontrés dans la cadre de la résidence étudiante - l'académie DYA (pour Droit et Architecture ou encore : Dieu et Audace!) – qu'il avait créé en 1933 au sein de laquelle on venait étudier, passer un moment entre amis ou écouter les enseignements de Josémaria. Dans la traversée des Pyrénées, il fut accompagné de sept hommes jeunes : José Maria Albareda, 35 ans, qui avait demandé son admission dans l'Opus Dei en pleine guerre civile ; Tomas Alvira, ami d'Albareda, professeur agrégé, 31 ans ; Manuel Sainz, 30 ans ; Juan Jimenez Vargas et Miguel Fisac, 24 ans ; Pedro Casciaro et Paco Botella, étudiants en architecture de 22 ans.

### **Qu'a fait Josémaria une fois passées les Pyrénées ?**

Il est revenu en Espagne presque aussitôt!. N'oublions pas que l'Espagne est alors coupée en deux : une zone -dont Madrid- sous le contrôle du Front populaire, où la persécution contre l'Eglise fait rage, et l'autre sous le contrôle des « nationaux ». Il est impossible de passer d'une zone à l'autre sous peine d'être considéré comme déserteur. Josémaria opte donc pour une solution risquée : franchir les Pyrénées à pied pour rentrer à nouveau en Espagne dans la zone où il pourra exercer librement son ministère. Une fois passés les Pyrénées, Josémaria regagne donc l'Espagne en passant par Andorre où pour la première fois depuis des années, il put célébrer la messe avec des ornements sacrés.

Toutefois, juste avant de retourner en Espagne, il décide de faire un détour de quelques heures par Lourdes, le 11 décembre 1937, pour rendre grâce à Notre Dame de les avoir protégés, lui et ses compagnons. De retour en Espagne, il s'installe à Burgos, dans une modeste pension, d'où il multipliera les voyages apostoliques au travers de l'Espagne.

### **Et à la fin de la guerre civile espagnole en 1939 ?**

Josémaria regagne Madrid, dans la joie de pouvoir retrouver sa mère, sa sœur Carmen et son petit frère Santiago. Il y retrouve aussi le petit groupe de jeunes membres de l'Opus Dei confié au soin d'Isidoro. Mais la résidence DYA a été totalement détruite par les bombardements. Il lui faut donc alors tout recommencer. Mais à force de prières et d'efforts, l'Œuvre de Dieu grandit en Espagne, avec le soutien et l'encouragement de l'archevêque de Madrid. En 1946, Josémaria part pour Rome d'où il fait rayonner le message universel que Dieu lui a confié. Très vite, l'Opus Dei se développe dans le monde, avec l'encouragement de tous les papes que connut Josémaria, de Pie XII à Paul VI. Sous son impulsion sont nés à travers le monde, des dispensaires, des écoles professionnelles, des universités, des hôpitaux, des centres de soin et d'accueil pour les réfugiés....

Mort en 1975 à Rome dans son bureau devant un tableau de Notre Dame de Guadalupe, Josémaria a été canonisé le 6 octobre 2002 par Saint Jean Paul II qui l'a appelé « le saint de la vie ordinaire ».

**Saint Jean Paul**  
**Il a appelé**  
**Josémaria**  
**« le saint de la**  
**vie ordinaire ».**



## Le message de l'Opus Dei est simple

Tout homme de bonne volonté est appelé à chercher et trouver le Christ, puis à se mettre à sa suite pour servir les autres par amour. C'est ce que l'Eglise catholique appelle « l'appel universel à la sainteté ».

Le Concile Vatican II, en 1965, proclame solennellement cette vérité que Josémaria cherche de toute ses forces à diffuser autour de lui depuis 40 ans. Au début, son message parut si novateur et même révolutionnaire à certains, qu'il eut beaucoup de mal, parfois, à se faire entendre, même au sein de l'Eglise catholique. Pourquoi ne pas réserver cette recherche de sainteté aux religieux dans leur couvent ? C'est leur travail, après tout ! Non, répond fermement Josémaria, la sainteté est l'affaire de tous. Chacun là où il est, jeune, vieux, marié, célibataire, chauffeur de bus ou professeur d'université, Dieu nous invite à le suivre, dans notre vie quotidienne.

Dans la pratique, que faire ? Avoir une vie de prière profonde répond Josémaria, fondée sur les sacrements et le dialogue personnel avec le Christ. Et puis se mettre au service des autres, d'abord de nos proches, notre famille, nos amis, pour leur faire connaître ce grand amour du Christ qui rend heureux et libre. Devenir des « protagonistes dans le service » comme le demande le pape François aux jeunes. Car Dieu « veut faire de nous une réponse concrète aux besoins et à la souffrance de l'humanité » (pape François, Chemin de Croix avec les jeunes, 29 juillet 2016).

Ce dossier a été réalisé par SAJE Distribution, 89 boulevard Auguste Blanqui, 75013 Paris.

[www.sajedistribution.com](http://www.sajedistribution.com)

